

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

DEUXIÈME PARTIE

XVII

DE QUELLE FAÇON DIANE DE SAINT-HYREM REMPLIT SA PROMESSE

Olivier fit un pas en arrière; jeta avec colère sa dague sur

il faut que la réparation soit éclatante; après avoir été si coupable envers vous, puis-je espérer jamais d'obtenir mon pardon ?

Il'y eut un silence.

La comtesse se redressa, son pâle visage prit la rigidité du marbre, elle était belle comme la Niobée antique...

— Olivier, dit-elle avec un accent de mélancolie et de tris-



..... deux coups de feu éclatèrent à la fois de chaque côté de la route !

le plancher et lançant un regard de mépris sur la jeune fille toujours calme et souriante devant lui :

— Non ! dit-il, sa tête appartient au bourreau. Ce serait lui faire un vol que de tuer cette misérable créature !

Un sourire de triomphe rayonna comme un éclair sur le visage de la jeune fille ; elle haussa les épaules avec dédain.

Le comte lui tourna le dos et s'avança vers Jeanne qui, tremblante d'émotion et soutenue par la duchesse, le contemplait avec une expression de joie ineffable.

— Madame, lui dit-il en s'agenouillant devant elle, et prenant que de ses mains qu'elle lui abandonna et qu'il couvrit de baisers,

tresse profonde, je vous ai bien aimé, peut-être vous aimé-je encore, mais vous avez été sans pitié pour moi, vous m'avez broyé le cœur comme à plaisir, pour vous livrer à cette indigne créature qui ricane en nous écoutant. Cette séparation que vous avez exigée doit être éternelle. Quant à cette fille, votre maîtresse, Olivier, vous consentez à ce que je la chasse en ce moment, mais peut-être demain la ramasserez-vous dans le ruisseau où elle sera tombée.

Le comte baissa la tête sans répondre.

Jeanne s'avança d'un pas ferme vers Diane :

— Quant à vous, lui dit-elle, vous n'avez plus rien à faire ici, vous avez confessé votre infamie, voilà tout ce que je voulais

de vous. Maintenant, ajouta-elle en étendant le bras avec une majesté suprême en lui indiquant la porte secrète, n'empoisonnez pas davantage l'air que nous respirons. Sortez, fille sans honte et sans pudeur, je vous chasse!

— Madame! s'écria-t-elle d'un ton plein de menaces.

— Sortez! vous dis-je.

Ces mots furent prononcés avec un tel accent de force et d'autorité que Diane, vaincue malgré elle, recula, pas à pas, sous le regard fixe et flamboyant de la comtesse, jusqu'à l'entrée de la porte secrète, où elle trébucha et tomba, à demi-évanouie, dans les bras des deux hommes masqués, en s'écriant d'une voix sourde :

— Oh! la vengeance, mon Dieu! la vengeance!

Derrière elle, la comtesse ferma la porte secrète, puis elle eut lentement s'asseoir dans un fauteuil auprès de Mme la duchesse de Rohan, sans paraître remarquer le comte toujours agenouillé, la tête cachée dans ses mains.

Il y eut alors un assez long silence.

Le comte se releva et s'approcha de sa femme.

— Jeanne! dit-il, je sais que le crime que j'ai commis envers vous est immense, mais est-il donc irréparable? Avez-vous oublié tant de douces joies, tant d'heures heureuses passées côte à côte?

— Nous avons fait un songe, Olivier; comme tous les songes, celui-là a été menteur. L'instant du réveil est vite venu, trop vite, hélas! Ce réveil a été terrible. J'en suis sortie le cœur broyé, sans foi désormais et sans espoir dans l'avenir. Vous êtes jeune, Olivier, vous pouvez aimer, vous aimerez sans doute encore...

— Oh! Jeanne! qu'osez-vous dire?

— La vérité, Olivier, pas autre chose. Vous êtes homme, et comme tous les hommes, vous avez le cœur oublieux et égoïste: implacable pour les insultes que vous croyez avoir reçues, vous faites bon marché de celles que vous n'avez pas craint de me faire. Votre amour, Olivier, réside dans votre tête et non dans votre cœur. Vous avez voulu provoquer une explication entre nous, et bien soit! Olivier, expliquons-nous, mon ami, expliquons-nous une fois pour toutes, car, je vous le répète, ma résolution est prise, ma détermination irrévocable; tout est bien réellement fini entre nous.

— Jeanne! je vous en supplie, ne prononcez pas de si cruelles paroles.

— Je vous dois, Olivier, et je me dois à moi-même, d'être franche avec vous. Refusez-vous de m'entendre? S'il en est ainsi, mon ami, je me taira!

— Oh! non, Jeanne, parlez; parlez au nom du ciel!

— Vous le voulez, soit! Quoique cette explication doive nous être bien cruelle à tous deux, écoutez-moi; je serai franche, je vous dirai tout devant mon amie, la seule qui de toutes me soit restée fidèle. D'ailleurs, vous la connaissez, n'est-ce pas? C'est madame la baronne de Sérac, ou, si vous le préférez, Marie de Béthune, duchesse de Rohan.

— Ne m'accablez pas, Jeanne.

— Pourquoi, Olivier, me dites-vous ces paroles? Mme de Rohan a joué, il me semble, malgré elle, dans cette lugubre tragédie, un rôle trop important pour que vous écartiez son nom sans frémir.

— C'est vrai, Jeanne, j'ai été coupable envers vous, et je l'ai été aussi envers madame, je le reconnais et je m'en accuse.

— Oh! monsieur le comte, dit la duchesse avec un sourire d'une amertume étrange, je ne vous en veux que médiocrement.

Je suis de longue date accoutumée aux trahisons de monsieur le duc, mais, plus forte que mon amie, je suis parvenue à entourer mon cœur d'un triple aigle. Que voulez-vous, comte, si tous les hommes sont peu ou prou les mêmes, il n'en est pas ainsi des femmes. Les unes, comme je fais, moi, rient de leur douleur; les autres, comme Jeanne, en meurent. Parle, ma chérie, nous t'écoutons.

— Je vous en prie, Jeanne, quoi que vous disiez, après si longtemps, il me sera doux d'entendre le son de votre voix.

La comtesse sourit avec amertume.

— Olivier, lorsque deux cœurs dévoués l'un à l'autre ont fini de s'entendre, c'est pour jamais; quoi que l'on fasse, quoi que l'on dise, si grands qu'étaient les efforts que l'on tente, lorsqu'on cesse de s'aimer, on se hait.

— Jeanne, Jeanne, qu'avez-vous là?

— La vérité, Olivier; une femme comme moi ne pardonne jamais à l'homme qui l'a méprisée et méconnue. Parfois, par devoir, par convenances, par ambition peut-être, elle essaie de se donner le change à elle-même et de retrouver quelques bribes éparses de son bonheur perdu; mais bientôt elle reconnaît la folie et l'inutilité de ses efforts, et elle retombe brisée de toutes parts de ses espérances déçues. L'amour est une espèce de folie; il vient sans qu'on sache comment, il s'en va de même. Lorsqu'il est parti, on se hait d'autant plus que l'on s'est plus aimé. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, Olivier, plusieurs mois déjà. Aujourd'hui vous m'avez revue par hasard et vous m'avez trouvée belle, car je suis belle, en effet, plus belle même que cette fille pour laquelle vous m'avez trompée. Cette beauté, à laquelle vous songiez à peine lorsque chaque jour vous la voyiez près de vous, aujourd'hui elle vous a paru d'autant plus désirable que jamais, peut-être, vous ne l'aviez si réellement, et si consciencieusement admirée. Et puis, ne dit-on pas quelque part, je ne sais où, cela remonte, je crois, à l'histoire de nos premiers pères, que rien n'a de prix comme le fruit défendu? Je n'ai pas besoin d'insister, n'est-ce pas, Olivier? vous me comprenez, mon ami; vous croyez m'aimer aujourd'hui; pour obtenir une de ces heures dont jadis vous étiez si dédaigneux, vous risqueriez avec joie votre vie, votre fortune même s'il le fallait. Eh bien! non, Olivier, vous vous trompez, vous ne m'aimez pas, vous me désirez, voilà tout!

— Oh! Jeanne, Jeanne!

— Pourquoi? continua-t-elle avec amertume, parce que cette femme que vous traitez comme un enfant sans conséquence, qui puisait la vie dans vos regards et dans votre amour, passait presque pour une nièce dans votre esprit, cette femme aujourd'hui se révèle à vous sous un jour tout nouveau; elle se dresse devant vous, fière, calme, imposante, et sans baisser le regard, elle vous demande compte de ses illusions détruites, de son bonheur anéanti, de son avenir brisé. Car cette femme s'était donnée tout entière à vous; elle ne vivait que pour vous et par vous... en riant, vous avez tout jeté comme une plume au vent. Combien de fois, au château d'Ablon, où je vivais seule et retirée, m'avez-vous causé de souffrances par votre caractère indécis, et soupçonneux? Aujourd'hui, je ne veux plus qu'il en soit ainsi. Vous avez exigé cette séparation, que votre volonté soit faite!

— Soit! Jeanne, j'accepte votre arrêt; je suis coupable; je dois subir le châtement de ma faute qui n'a été causé que par l'excès même de mon amour pour vous, cet amour que vous niez, que vous prétendez mort, et qui existe au fond de mon cœur, aussi vif, aussi puissant qu'aux premiers jours? Mais puisque vous ne

m'aimez plus, dites-vous, pourquoi m'avez-vous obligé à venir ce soir, ici, dans cette maison ?

— Pourquoi ?

— Oui pourquoi ?

— Parce que j'ai voulu me venger de vous, Olivier, en vous prouvant d'abord la fausseté de vos accusations, l'indignité de votre conduite et la différence qui existe entre moi et la créature que vous m'avez préférée. Croyez-vous donc, Olivier, que nous, les femmes pieuses, les mères de famille, nous n'avons pas notre orgueil aussi, à côté de notre amour ? Vous avez blessé en moi la femme surtout, en la forçant à entrer en lutte avec une fille de cette espèce, et en la comparant dans votre esprit à cette créature.

— Je n'essayerai pas de me défendre. Je suis devant vous désarmé ; tout ce que vous me dites est juste, et m'oblige à courber la tête ; mais je me vengerai, moi aussi ; je me vengerai par un repentir sincère, et en vous contraignant à m'accorder mon pardon.

La comtesse ne répondit pas.

Après un silence, le comte reprit :

— Je me retire, Jeanne, je sens que ma présence vous pèse, je veux vous en délivrer au plus vite. Me permettez-vous de revenir, quelquefois, rarement...

— Jamais !

— Accordez-moi une faveur, une seule ?

— Que voulez-vous, Olivier ?

— Laissez-moi embrasser mon fils, mon Georges.

— Non pas, monsieur le comte ; je ne puis vous laisser poser sur son front par vos lèvres encore humides des baisers de cette créature.

— Jeanne, je vous en prie ?

— Non, Olivier, répondit-elle avec amertume, N'insistez pas, c'est impossible. Je puis faire une chose si vous le voulez ?

— Laquelle ? parlez ?

La comtesse retira un médaillon posé sur la table et caché sous son mouchoir, et le montrant au comte :

— Le reconnaissez-vous Olivier ? c'est mon portrait que je vous ai donné au premier anniversaire de la naissance de notre Georges, portrait que vous aviez juré de conserver éternellement sur votre cœur et que, pour un baiser, vous avez livré à cette femme qui me l'a renvoyé avec mépris. Ce portrait, je le suspendrai au cou de votre fils pour le laver de ses souillures.

— Oh ! vous êtes implacable ! s'écria-t-il avec désespoir.

Et il s'élança hors de la chambre, à moitié fou de douleur.

La comtesse se leva, pencha le corps en avant, écouta avec anxiété le bruit des pas qui s'éloignaient, puis tout à coup un sanglot déchira sa gorge et elle fondit en larmes et elle se jeta dans les bras de la duchesse en s'écriant d'une voix navrée :

— Ah ! je l'aime ! je l'aime !

Et elle s'évanouit.

XVIII

OU IL EST PROUVÉ QU'IL EST BON DE RECONNAÎTRE LES GENS AUXQUELS ON ACHÈTE DES CHEVAUX

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis les événements que nous avons rapportés dans notre précédent chapitre.

Les conditions stipulées entre le capitaine Vatan et Diane de Saint-Hyrem avaient été rigoureusement tenues.

La jeune fille et son frère, après une réclusion de vingt-quatre heures, avaient été rendus à la liberté, presque à leur porte, de sorte qu'ils n'avaient eu que quelques pas à faire pour rentrer chez eux.

La rage du comte avait été grande. Malheureusement les précautions de leurs ravisseurs étaient si bien prises, que les deux jeunes gens s'étaient vainement creusé la cervelle pour découvrir à qui ils avaient eu affaire, et ils en étaient réduits aux conjectures.

C'était en vain que le comte et sa sœur se dépitaient, leurs ennemis devaient, selon toute probabilité, leur demeurer toujours inconnus.

Jacques de Saint-Hyrem, très-expert en telle matière, et passé maître en fourberies de ce genre aurait, jusqu'à un certain point, pris assez facilement son parti de ce désagrément si une autre cause beaucoup plus sérieuse n'était venue augmenter son embarras et le placer dans une situation assez difficile.

Malgré les ordres qu'ils avaient reçus, les Vauriens du Pont-Neuf, chargés de reconduire le frère et la sœur jusqu'à l'angle de la rue qu'ils habitaient, et qui avaient flairé le sac gonflé de pistoles que portait la jeune fille, n'avaient pu résister à la tentation de se l'approprier ; bien qu'avec une extrême politesse, et tout en s'excusant de la liberté grande, les pistoles étaient passées de la poche de Diane de Saint-Hyrem dans celles de maîtres Maçonbiche et Boncorbeaux.

La chose était grave, car les deux jeunes gens restaient sans une obole, et sans moyens de se procurer de l'argent.

Retourner à Saint-Germain en demandant au père Joseph, il n'y fallait pas songer.

Les dernières pistoles n'avaient été arrachées au sombre moine qu'avec une difficulté extrême et à force d'importunité.

Essayer de lui en faire lâcher d'autres était tout à fait impraticable.

Cependant il fallait vivre : là était la question.

Heureusement qu'à cette époque comme aujourd'hui, grâce à Dieu, la ville de Paris ne manquait pas d'estimables juifs qui, pour un très-mince bénéfice de cent cinquante pour cent par mois tout au plus, se faisaient un véritable plaisir, moyennant de bons gages, de venir en aide aux gens gênés.

Diane de Saint-Hyrem, vit avec de longs soupirs, de regret tous ses bijoux de jeune fille passer, les uns après les autres, dans les mains griffues et crasseuses de ces prêteurs sur gages.

De son côté, Jacques de Saint-Hyrem vivait comme il pouvait, c'est-à-dire pas du tout.

Il n'était pas heureux dans les mille et un expédients qu'il inventait pour sortir d'embarras. Il avait beau piper les dés, biseauter les cartes, tirer les manteaux sur le Pont-Neuf et chercher de mauvaises querelles aux cocardeaux, la plupart du temps, il en était pour ses frais et il continuait bon gré malgré, à loger le diable, c'est-à-dire rien du tout, au fond de son escarcelle.

Donc, la situation était des plus tendues, et malheureusement elle menaçait de se rendre encore davantage.

Un jour, cependant, que le comte de Saint-Hyrem rentrait l'oreille basse au logis, il lui sembla, à travers les cloisons, entendre le refrain d'une joyeuse chanson s'égrener en modulations harmonieuses dans la partie de l'appartement réservé à sa sœur.

Le comte ouvrit les narines, et huma l'air en hochant la tête à deux ou trois reprises.

— Oh ! oh ! murmura-t-il, qu'est ceci ? que se passe-t-il céans ? Jeanne, ma bien-aimée sœur, n'est pas femme, à perdre

son temps en chansons lorsqu'elle a autre chose de plus intéressant à faire. Tiens, tiens, ajouta-t-il, je me sens tout ragaillard. Le diable me pardonne ! ça sent la chair fraîche par ici. Ah ! voilà qui serait heureux, car justement je me sens grand appétit !

Cela était facile à comprendre ; le pauvre diable n'avait rien mis sous la dent depuis vingt-quatre heures.

La chanson continuait toujours, joyeuse et provocatrice.

— Décidément il y a quelque chose, reprit le comte. Nous aurons fait un héritage. C'est cela, nous aurons fait un héritage. Oh ! quelle laide chose que la misère ! comme elle vous déconfit un homme. Ah ! si j'avais seulement cinquante mille livres de rente, mais je ne les ai pas. Je n'ai pas même diné, ce qui n'est pas gai du tout. Allons voir pourquoi chante ma sœur. Depuis deux ou trois jours je lui trouve des allures mystérieuses des plus réjouissantes. Aurait-elle !... Ma foi c'est bien possible ! allons toujours voir.

Sur cette ingénieuse réflexion, Jacques de Saint-Hyrem ouvrit la porte secrète et pénétra chez sa sœur.

Diane de Saint-Hyrem était seule. Mais elle chantait à pleine gorge et s'amusait, avec une joie d'enfant, à faire sauter dans sa main deux oranges, fruits alors très-rare à Paris, avec lesquelles elle jonglait d'une façon admirable.

— Tiens, tiens, tiens ! dit le comte en restant ébahi sur le seuil de la porte, qu'est-ce que tu fais donc là, Diane ?

— Eh ! mais, tu le vois, il me semble, je m'amuse.

— Oui, et tu paraît même t'amuser beaucoup. Dis-moi donc de quoi il s'agit, petite sœur, afin que je puisse m'amuser aussi. J'en ai grand besoin, va, car je ne suis pas gai.

— Eh bien ! moi, c'est tout le contraire, Jacques ; je suis plus gaie que je ne l'ai jamais été. Vois-tu, Jacques, tous tant que vous êtes, vous autres hommes, remarque bien que je parle de ceux que l'on prétend les plus madrés, et bien ! Dieu me pardonne, vous êtes tous des niais.

— Bah ! fit-il en ouvrant de grands yeux.

— Oui, mon frère, reprit-elle avec un malin sourire.

— Tiens ! veux-tu que je te dise, Diane, je m'en suis toujours douté.

— Moi, fit-elle avec une expression indéfinissable, j'en suis sûre !

— Tu comprends, Diane, que du moment où tu en es sûre, cela doit être.

— Et cela est, mon frère.

— Je ne discuterai pas ce point avec toi. Il est évident que tu dois mieux que moi savoir à quoi t'en tenir à ce sujet.

— Ah ! je me sens appétit, et toi ? dit-elle négligemment et en fermant à demi les yeux.

— Et toi, me semble ravissant ! Quand on pense que je suis dans la situation du cheval du Gascon, que depuis deux jours je m'habitue à ne pas manger. Et toi ? Ah ! ma sœur, voilà un mot bien dur !

La jeune fille lui éclata de rire au nez, sans le moindre scrupule.

— Tu ris, mauvais cœur, dit-il d'un ton lamentable, mais regarde-moi donc ! je n'ai plus que la peau sur les os. Je danse dans mes vêtements comme un sou dans une tire-lire.

— Ah ! bien non, Jacques, tu ne vas pas pleurer ?

— Bon, n'en parlons plus, fit-il en changeant de ton. Tu disais donc que tu te sentais appétit, et moi je répondais que je mourais de faim, bon, après ?

— Mon Dieu, mon frère, je ne sais vraiment pas où tu as la

tête. Appelle La Bruyère ; souperas-tu avec moi ou préfères-tu souper dehors ?

— Non, je souperai avec toi, tête-à-tête, auprès du feu, comme un bon frère avec sa sœur chérie ; d'ailleurs pour souper probablement avec une gousses d'ail étendue sur un croûton de pain, je ne vois pas qu'il soit nécessaire de mettre tout la ville en l'air.

— Allons, Jacques, mon ami, fit-elle d'un ton de moquerie indicible, tu es bien réellement un homme !

— Mais je m'en flatte, répondit-il en se redressant et se campant sur la hanche, et des mieux venus, encore, mais pour-quoi me dis-tu cela ?

— Parce que tu es aussi niais que les autres tout simplement. Appelle La Bruyère, je t'en prie.

La Bruyère et Mahom faisaient comme leurs maîtres, c'est-à-dire que la plupart du temps ils ne déjeunaient pas et se passaient de souper.

La Bruyère, très-paresseux et très-dormeur de sa nature, passait depuis quelque temps sa vie étendu tout de son long dans l'antichambre.

À l'appel de son maître il se leva de mauvaise humeur et arriva en rechignant.

— Tiens ! lui dit Diane en lui tendant deux doubles pistoles, fais monter à souper.

Le valet restait le bras étendu en regardant les deux pièces d'or d'un air effaré.

— Eh bien, qu'as-tu, drôle ? reprit la jeune fille, que fais-tu à demeurer là, planté devant moi comme un imbécile ?

— Ne lui en veux pas, petite sœur. Le pauvre diable est si peu accoutumé depuis quelque temps à voir ici des pièces d'argent d'aucune sorte qu'il ne peut pas en croire ses yeux. Allons, dépêche-toi, animal !

Cette fois La Bruyère prit ses jambes à son cou et dégringola en courant les montées au risque de se rompre vingt fois les os.

— Ah ça ! nous sommes donc riches ? fit le comte dont le visage jubilait.

— Peu ! fit la jeune fille en avançant les lèvres. Dis-moi, Jacques, y a-t-il longtemps que tu n'as vu le comte du Luc ?

— Pardieu ! tu sais bien que je ne vais nulle part. Où l'aurais-je vu ?

— Eh bien, je l'ai vu, moi.

— Ah !

— Oui, et ajouta-t-elle avec une expression singulière, je t'assure que c'est un bien charmant gentilhomme.

— Ah ! bah ?

— Qui possède des secrets merveilleux et n'a rien de caché pour la femme qu'il aime lorsqu'elle sait s'y prendre pour le faire parler.

— Ah ! fit-il d'un air hébété, et la femme, qu'il aime, c'est...

— C'est moi, ne le sais-tu pas ? Ah ! ça, d'où sors-tu ?

— Tiens, tiens, tiens !... Je commence à comprendre !

— C'est heureux, tu as mis le temps. Il paraît qu'il te faut mettre les points sur les *ois*.

— Ah ! écoute donc, petite sœur, on a l'esprit assez obtus lorsque depuis quarante-huit heures l'estomac est vide. Ce n'est pas fait pour donner des idées, cela ?

— Pauvre garçon ! fit-elle en riant, le fait est que tu dois avoir grand faim !

— C'est-à-dire que je ne sais pas si je parviendrai jamais à me rassasier.

— Diable ! il paraît qu'il était temps que les galions débarquent.

— Oh ! oui, il y a longtemps qu'il était temps ! Ah ! ça, ils sont donc réellement débarqués, les galions ?

— Oh ! quelques milliers de pistoles seulement.

— Comment dis-tu cela ?

— Je dis quelques milliers de pistoles, provisoirement.

— Comment, provisoirement ? Mais, quelques milliers, cela veut dire plusieurs mille.

— Eh bien oui, douze ou quinze mille environ, je ne sais trop.

— Ah ! mon Dieu ! je vais m'évanouir. Je ne sais pas si c'est l'émotion ou bien parce que je meurs de faim, mais je me sens très-faible ; c'est monsieur le comte du Luc qui t'a fait ce brillant cadeau ? Définitivement, Diane ma mignonne, je m'humilie, monsieur le comte du Luc est un charmant gentilhomme ! Douze mille pistoles ! tripes et boyaux ! eh bien, j'en conviens, j'étais forcé de préjuger à son endroit, c'est un honnête homme ! Il t'en a promis d'autres ?

— Mais oui ! Ah ! je le tiens maintenant.

— Ne le lâche pas, surtout ! Souviens-toi de ceci, Diane, j'ai plus d'expérience que toi. À l'époque où nous vivons, ma pauvre enfant, ils sont très-rare les hommes généreux envers les femmes. J'ajouterai même qu'ils ont généralement le défaut contraire. Mais comment as-tu fait ; conte-moi donc cela ?

— Dame ! je t'ai raconté ce qui m'est arrivé avec la comtesse. Je voulais une vengeance, cette vengeance je l'ai prise. Mme du Luc m'a traitée en courtisane, oh bien, j'ai relevé le gant qu'elle me jetait, et, ajouta-t-elle, avec une expression que rien ne saurait rendre, cette fois, sois tranquille, il ne m'échappera plus, ma vengeance sera bien complète. Tu le sais, Jacques, ce que femme veut...

— Le diable le veut, c'est clair, j'ai toujours reconnu l'exactitude de cet aphorisme. Ah ! pardieu, c'est bien joué ! Mais voyons, Diane, entre nous, pas de porte de derrière, hein ?

— Jamais, mon frère.

— Ce comte du Luc, est-ce que tu l'aimes réellement ?

La physionomie de la jeune fille devint effrayante.

— Moi ? fit-elle d'une voix sifflante... Je le hais ! C'est un homme sans cœur, un sot, un orgueilleux et un égoïste. Je le hais de toutes les humiliations qu'à cause de lui sa femme m'a imposées ! te le dirais-je, Jacques, je ne serai heureuse que, lorsqu'après l'avoir ruiné, déshonoré, abreuvé de honte et réduit au désespoir, je verrai tomber sa tête sous la hache du bourreau. Il a failli me tuer, l'autre jour, d'un regard je l'ai arrêté. Il a jeté sa dague en disant que ma tête appartenait au bourreau, que s'il me tuait ce serait un voi à lui faire, eh bien nous verrons qui de lui ou de moi tombera sous les coups de la justice humaine !

— A la bonne heure, Diane ! voilà comme je te veux voir. Le bon Dieu a ainsi organisé les choses en ce bas monde qu'hommes et bêtes, tous se dévorent entre eux. Dévorons, chère enfant ! Nous sommes seuls dans cette société qui nous repousse et nous méprise. Elle nous a déclaré la guerre parce qu'elle nous a crus faibles et méprisables, et bien soit ! Cette guerre nous la ferons sans trêve, sans merci, sans pitié. Nous rendrons haine pour haine, mépris pour mépris ! lorsque nous serons riches, nous serons envieux, adulés, respectés de tous ; on ne nous demandera pas si les bases de notre fortune reposent sur les cadavres des ennemis que nous avons abattus, si nos mains et nos pieds se sont souillés de sang. Souviens-toi de ceci : l'or purifie tout ; la puissance justifie tout.

— Allons, Jacques, je vois que tu es toujours mon allié fidèle et que je pourrai au besoin compter sur toi.

— Oh ! oui, de jour comme de nuit, à toute heure, en tous lieux. D'ailleurs, ajouta-t-il en riant, je suis féroce quand j'ai faim, et, en ce moment, s'il ne l'avait déjà, je vendrais mon âme au diable pour une cotelette... pourvu qu'elle fut grosse ! ajouta-t-il en riant.

— C'est bon à savoir ! dit-elle en le menaçant du doigt. Voilà un aveu précieux, dont je saurai au besoin me servir.

— De quoi parles-tu ?

— Eh ! mais..., de ce que tu viens de dire.

— Oh ! malheureux que je suis ! s'écria-t-il du ton le plus comique. J'ai livré mes secrets les plus intimes : voilà ce que c'est que d'être à jeun depuis vingt-quatre heures, la tête démenago, la tête démenago ! Quo ceci te serve de leçon, Diane, et t'empêche de mettre à exécution ce projet cruel de me faire jeûner. Pour qu'on puisse compter sur moi, vois-tu, il faut que j'aie le ventre plein.

— Allons ! Jacques, tu es un charmant esprit ! tu sais rire et plaisanter même dans les circonstances les plus sérieuses. Aussi, je t'aime bien réellement, mon frère.

— Et moi donc ? ne composons-nous pas toute notre famille à nous deux ?

— C'est vrai, et c'est bien heureux pour nous, Jacques.

— Oui, car les parts seront plus grosses quand notre fortune sera faite.

— Eh ! eh ! tu n'oublies rien.

— Il est bon de se souvenir, Diane ; c'est le moyen de ne jamais se laisser tromper.

— Ma foi, oui, et nargue les soucis ! dit la jeune fille en riant.

En ce moment, La Bruyère fit une entrée majestueuse dans la chambre à coucher et annonça d'une voix retentissante que Mme de Saint-Hyrem était servie !

— Que voilà donc un mot qui résonne agréablement ! dit le comte en se purléchant à l'avance et se frottant joyeusement les mains.

Il présenta le poing à sa sœur et tous deux passèrent dans la salle à manger d'où s'exhalèrent des parfums gastronomiques qui caressaient agréablement le nerf olfactif du comte de Saint-Hyrem.

Le souper se prolongea assez tard.

La jeune fille mangua peu, mais en revanche le comte, ainsi que du reste lui-même l'avait dit, semblait ne pouvoir réussir à remplir la vaste capacité de son estomac.

En somme, il mangea le souper à peu près à lui tout seul ; si sa sœur ne l'eût contraint de se lever, nul doute qu'il fût resté à table longtemps encore.

Mais Diane avait son projet qu'elle ne perdait pas de vue.

Aussi, lorsqu'il lui parut que son frère avait suffisamment réparé ses forces, et nous constaterons qu'elle y mit toute la complaisance possible, car elle semblait prendre plaisir à le voir dévorer, elle le contraignit à quitter la table, ce que le comte ne fit qu'à regret ; mais il ne tarda pas cependant à prendre son parti de cette contrariété, d'autant plus qu'il constata qu'il lui aurait été littéralement impossible d'avaler une bouchée de plus.

— Ah ! fit-il en se redressant et élargissant ses épaules, je me sens mieux. C'est singulier combien un peu de nourriture, modérément prise, a le privilège de changer un homme. Il faut l'avoir éprouvé par soi-même pour réussir à se rendre compte de ce phénomène incroyable.

Il entra dans la chambre à coucher de sa sœur, où celle-ci l'avait précédé, et il s'accoutuma le plus confortablement dans un fauteuil moelleux, au fond duquel il disparut presque tout entier en homme qui se prépare à digérer consciencieusement un excellent repas.

La jeune fille épiait ses mouvements d'un oeil narquois, sans cependant lui faire la moindre observation.

— La ! dit-il avec un soupir de satisfaction, la foudre peut tomber sur n'importe qui, du diable si je romps un doigt pour aller à son secours.

— Dis-moi, Jacques, fit en riant la jeune fille, regarde donc à l'horloge placée derrière toi l'heure qu'il est.

— Ah ! ma foi, non, je suis trop bien. Après cela, vois-tu, Diane, moi, je suis comme les serpents, quand j'ai bien mangé il faut que je digère ; je trouve que c'est l'heure de digérer, car, sur mon âme, j'ai fait un excellent repas.

— Ne plaisantons pas, Jacques, ce que je te dis est sérieux.

— Ah ! mon Dieu ! serais-tu piquée de la tarentule, ma pauvre sœur ?... Ah ça ! mais j'y songe, tu ne prétends pas, je l'espère du moins, m'obliger avant trois ou quatre heures à quitter la place que j'occupe. Si tu savais comme je suis bien.

— As-tu encore Crésus ? fit la jeune fille sans avoir l'air d'attacher d'importance à ces paroles.

— Crésus, mon cheval ?

— Oui.

— Ah ! pauvre animal, il y a longtemps que nous l'avons mangé.

— Mangé ?

— Hélas ! oui, et les harnais aussi. Ah ça, mais, je te trouve charmante, Diane, avec quoi l'aurais-je nourri, le pauvre animal ? Je n'avais même pas de quoi manger pour moi.

— C'est vrai ! fit-elle en riant. Eh bien, tu en achèteras un autre, voilà tout.

— Merci, Diane ! Ah ! voilà qui est gentil, par exemple ; aussi, sois tranquille, il y a certain cheval que je surveille depuis quelque temps : demain, la première chose que je ferai sera d'aller l'acheter.

— Non, pas demain, dit-elle.

— Ah dame ! tu comprends, si je tarde trop ?...

— Oui, c'est vrai. Eh bien, fais une chose ?...

— Voyons cette chose, ma belle Diane ?

— Il est deux heures de l'après-dînée au plus.

— Oh ! ceci ne fait rien à la question.

— Je reprends donc : il est deux heures de l'après-dînée tout au plus, eh bien, va l'acheter tout de suite.

— Hein ? Quoi ? s'écria-t-il en bondissant sur son siège, qu'est-ce que tu dis donc là ? Ah ça ! pas de mauvaises plaisanteries, ma mignonne, je t'en prie ?

— Tu sais, Jacques, reprit-elle sèchement, que je ne plaisante jamais lorsqu'il s'agit d'affaires sérieuses.

— Oh ! oh ! fit-il en ouvrant de grands yeux. Est-ce que nous voilà déjà dans les affaires sérieuses ?

— Hélas ! oui, mon pauvre Jacques, fit-elle en riant malgré elle de la mine piteuse de son frère. Ah ça ! te figures-tu par hasard que les gens que tu sais et qui nous donnent de l'argent le font pour l'intérêt, qu'ils nous portent ?

— Oh ! je n'ai jamais prétendu cela, Dieu m'en garde !

— Alors, pourquoi cet air effaré ? ne sais-tu pas aussi bien que moi que nous devons toujours être prêts ?

— Hélas ! oui ! Ainsi tu crois ?...

— Je crois qu'il faut que tu te hâtes de partir.

— Partir ? et pour où cela, bon Dieu ?

— Oh ! rassure-toi, je ne prétends pas t'envoyer bien loin.

— Enfin, tu m'envoies quelque part ?

— Certes !

— Où donc ?

— A Saint-Germain. Ecoute bien, mon frère, car l'affaire est sérieuse, je t'en avertis.

— Bon, bon ! supprime les préambules, je t'avoue qu'ils me font une peur effroyable.

— Soit, je serai brève. Eh bien, en deux mots, voici la chose : il est de la plus haute importance, tu me comprends bien, n'est-ce pas, Jacques ?

Celui-ci fit un signe affirmatif d'un air résigné.

— Il est, dis-je, de la plus haute importance que le père Joseph reçoive avant cinq heures une lettre que je vais lui écrire. Cette lettre renferme un secret d'Etat de la plus haute importance. N'oublie pas qu'en accomplissant ce message, tu cours après la fortune.

— Bon ! fit-il d'un air bourru, on court toujours après la fortune, mais en ne l'attrape jamais.

— Cette fois, crois ce que je dis, Jacques, il dépendra de toi seul de l'attendre.

— Bon ! nous le verrons bien.

— Vas acheter le cheval dont tu as besoin, et surtout reviens au plus vite.

— Tu n'as plus rien à me dire ?

— Non. Pendant ton absence j'écrirai ; tout sera prêt à ton retour.

— Hélas ! fit-il, j'étais si bien !

Il se leva, prit son manteau et sortit.

Mais presque aussitôt il entr'ouvrit la porte.

— Mais je songe à une chose, dit-il en passant sa tête par l'entre-bâillement :

— Quoi donc ?

— Pour acheter un cheval il faut de l'argent ?

— Certes.

— Eh bien, mais je n'en ai pas.

— C'est vrai, pardonne-moi, mon bon Jacques. Mon-Dieu, que je suis donc étourdi !

Elle se leva, ouvrit un coffret, en retira un rouleau et le remit à son frère.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il.

— Des doubles pistoles.

— Et il y en a ?

— Cent !

— Oh ! alors.

Et il sortit cette fois en se dandinant majestueusement et en fredonnant d'une voix assez juste un couplet d'une chanson un peu plus que grivoise.

Vingt minutes plus tard, le comte de Saint-Hyrem entra la tête haute, en se donnant des airs penchés et faisant sonner les éperons, dans la maison de Double-Epée le baigneur.

Celui-ci se trouvait précisément chez lui en ce moment.

— Oh ! là, maraud, dit le comte à un valet, prévient ton maître que M. le comte de Saint-Hyrem lui fait l'honneur d'avoir affaire à lui.

Le valet s'inclina respectueusement et disparut dans les montées.

Presqu'aussitôt Double-Epée parut.

— Mon ami, dit le comte en grasseyant, comme c'était alors la coutume, on m'a assuré que vous aviez éans un cheval gris pommelé que vous êtes chargé de vendre pour le compte d'un gentilhomme dont le nom m'échappe ?

— Sultan, un genet d'Espagne, âgé de trois ans, oui, monsieur le comte ; monsieur le comte désire-t-il le voir ?

— C'est inutile, je le connais. Seulement je désirerais quelques renseignements sur lui.

— Monsieur le comte, je suis à vos ordres. Vous plairait-il d'accepter quelques gouttes de vin d'Espagne ?

— Je n'y vois aucun inconvénient, mon cher. Les affaires se font mieux lorsqu'on les arrose. Cependant je vous avoue que j'ai un faible pour le vin de Portugal.

— J'ai précisément chez moi, monsieur le comte, un certain Xérés de la Frontera que je serais heureux de faire goûter à un dégustateur de votre mérite qui, j'en suis convaincu, saura l'apprécier.

— Eh ! eh ! le Xérés de la Frontera est un excellent vin. Voyons-le, mon ami, voyons-le ?

Double-Épée fit un signe ; au bout d'un instant un valet apporta deux ou trois bouteilles soigneusement cachetées, des verres de cristal, déposa tout sur une table et se retira.

Les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre.

— Hum ! bon vin ! excellent vin ! maître Double-Épée. Ah ! je l'ai toujours dit, et je le répète, vous avez le meilleur vin de tout Paris.

— Oh ! monsieur le comte me flatte...

— Non, le diable m'emporte ! je dis la vérité. Voyons maintenant, revenons un peu à notre genet d'Espagne. Et d'abord, est-ce un coureur ; a-t-il du fond ? Je vous avertis que j'ai besoin d'un cheval rapide. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ?

— Parfaitement, monsieur le comte. D'ailleurs, je vous dirai tout franchement que je vends ce cheval avec toutes garanties.

— Oh ! oh ! voici qui est très-beau, sur mon âme !

— Monsieur le comte, on connaît les personnes auxquelles on a affaire.

— Très-bien, mon ami. A votre santé !

— A la votre, monsieur le comte.

— Nous disons donc que vous voulez un cheval très-vite et qui ait du fond ?

— C'est cela même.

— Eh bien, je crois que celui-ci remplira parfaitement toutes les conditions que vous désirez. C'est un animal qui fait facilement cinq lieues à l'heure, et peut continuer ainsi pendant six heures consécutives sans mouiller un seul poil de sa robe.

— Oh ! oh ! c'est bien beau ce que vous me dites-là, savez-vous ? C'est étonnant comme ces bouteilles contiennent peu.

— Qu'à cela ne tienne, monsieur le comte, il est facile de les remplacer par d'autres.

Et il déboucha une seconde bouteille.

— Eh bien ! là, vrai ! votre cheval me plaît de plus en plus ; si le prix me convient, je vous l'achète. Mais, prenez-y garde, je vous avertis que je l'essayerai avant une heure d'ici ; j'ai précisément une course très-pressée à faire à Saint-Germain, où il faut que je sois absolument avant cinq heures.

— Ah ! fit Double-Épée en fronçant imperceptiblement le sourcil, mais vous ne buvez pas, monsieur le comte ?

— Votre vin est excellent, pourtant il me fait l'effet de chauffer un peu ?

— C'est vrai, monsieur le comte, mais vous êtes un buveur, vous !

— Mais je m'en flatte.

— Ainsi, vous allez à Saint-Germain ?

— Oui, fit-il en caressant sa moustache, je suis très-bien en cour ; j'ai une communication d'une certaine importance à faire à Mgr l'évêque de Luçon.

— Il faut que vous arriviez promptement ?

— Aussi promptement que possible, c'est excessivement pressé.

— Eh bien ! monsieur le comte, prenez mon cheval, je vous le donne pour cent vingt pistoles ; tenez, vous savez que les chevaux préfèrent de beaucoup les harnais auxquels ils sont accoutumés que d'autres qu'ils ne connaissent pas, eh bien, ma foi ! vous êtes un bon gentilhomme, vous avez affaire au roi, c'est-à-dire à monseigneur de Luçon, ce qui est à peu près la même chose, eh bien ! je vous donne Sultan tout harnaché pour cent soixante pistoles, cela va-t-il ?

— Voyons, je n'aime pas marchander, mettons cent cinquante et c'est une affaire faite.

— Je n'ai pas le courage de vous refuser, va pour cent cinquante pistoles, mais payées comptant.

— Parbleu, je ne l'entends pas autrement.

— Eh bien, pendant que l'on sellera le cheval, nous terminerons cette bouteille de ce vin qui semble tant vous plaire. Avec votre permission, je vais donner les ordres.

— Bien ! pendant ce temps, moi, je compterai l'argent.

— C'est cela !

Double-Épée sortit.

Après avoir en deux mots donné l'ordre à un valet de harnacher le cheval, le baigneur entra dans un petit cabinet vitré qui lui servait de bureau : il écrivit à la hâte quelques chiffres sur un papier qu'il plia, et frappa deux coups à la cloison.

Un homme parut aussitôt, comme s'il fût sorti d'une trappe.

Double-Épée lui remit le papier.

— Ceci, tout de suite, au capitaine Vatan. Tu le trouveras rue Tiquetonne, à l'hôtellerie de la « Chère-Licorne », en compagnie du comte du Luc et de Clair-de-Lune. Cours, Boncorbeaux, tu as dix minutes pour remplir ton message.

— Ce sera fait ! dite le Vaurion du Pont-Neuf.

Il partit comme un trait.

Double-Épée rejoignit le comte de Saint-Hyrem.

— Le cheval est sellé, monsieur le comte, dit-il.

— Les pistoles sont comptées.

— Un dernier coup ? ce soir, vous me remercierez de votre marché, monsieur le comte.

Un quart d'heure plus tard, le comte Jacques de Saint-Hyrem, après avoir reçu de sa sœur une lettre et des instructions très détaillées, prenait au galop le chemin de Saint-Germain.

Sultan était réellement une magnifique bête.

Double-Épée n'avait en rien exagéré ses qualités.

Du train dont il allait, il devait en moins d'une heure atteindre Saint-Germain.

Malheureusement, à une demi-lieue à peine de Paris, deux coups de feu éclatèrent à la fois de chacun des bas côtés de la route ! le comte tomba comme une masse sans prononcer une parole.

Au même instant deux hommes s'élançèrent sur lui, lui enlevèrent la lettre dont il était porteur, l'argent contenu dans ses poches, et ils se préparaient à lui couper très-proprement la gorge

lorsqu'ils entendirent le galop précipité d'un cheval, ce qui les obligea à renoncer à leur projet et à prendre la fuite en toute hâte.

Le cavalier qui arrivait était Mahom.

Diano de Saint-Hyrem, soit qu'elle eût le pressentiment du danger qui menaçait son frère, soit que l'état de surexcitation causée par le xérés qu'il avait bu, lui fit supposer que peut-être il ne s'acquitterait pas convenablement de la mission dont il était chargé, avait presque aussitôt après son départ expédié Mahom au père Joseph, avec une seconde lettre en tout semblable à celle qu'elle avait remise au comte.

En apercevant M. de Saint-Hyrem, gisant au milieu de la route et tenant encore en main la bride de son cheval arrêté près de lui, Mahom se hâta de mettre pied à terre.

Le comte n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux.

Le valet le chargea avec précaution sur son cheval et il le conduisit doucement jusqu'à une auberge peu éloignée.

Là, il le confia à l'hôte, donna l'ordre d'aller en toute hâte chercher un chirurgien, mit une dizaine de pistoles dans la main de l'hôtelier qui lui assura que ses ordres seraient ponctuellement exécutés et que les soins les plus attentifs seraient prodigués au blessé, puis après avoir dit qu'avant deux heures il serait de retour, il mit lui-même son cheval à l'écurie, monta sur Sultan et partit à toute bride dans la direction de Saint-Germain.

Pour que Mahom agit ainsi, lui qui était si dévoué au comte Jacques de Saint-Hyrem, il fallait que la mission que lui avait confiée sa maîtresse fût de la plus haute gravité.

XIX

GRAND CLIQUETIS DE VERRES ET D'ÉPÉES, ENTRE
PARIS ET VERSAILLES

Ce jour-là, le soleil s'était levé dans un nuage ; le temps était froid, l'atmosphère brumeuse.

Le ciel, chargé de nuages d'un gris plombé semblait presque toucher la cime des arbres.

La terre était glissante, pâteuse ; on ne pouvait assurer le pied qu'avec une difficulté extrême.

Les charretiers se fatiguaient en efforts inutiles pour faire gravir à leurs lourds palonniers la pente raide et abrupte de Bellevue.

Les malheureuses bêtes tombaient, se relevaient pour retomber encore, et s'épuisaient vainement pour accomplir ce travail titanique.

On entendait résonner au loin des bruits sourds, presque insaisissables et sans cause bien appréciable, tant l'air manquait de sonorité.

Il était huit heures du matin environ.

Quatre cavaliers, venant de Paris, s'arrêtèrent devant le cabaret du « Point-du-jour » où l'hôte, qui les connaissait, les accueillit par un cri de joie.

Ces cavaliers, nous les nommerons tous d'abord afin d'éviter plus tard toute amphibologie à leur sujet.

C'étaient : le comte du Luc, M. de Lectoures, le capitaine Vatan et, pourquoi ne le dirons-nous pas tout de suite, notre vieil ami Clair-de-Lune.

Les trois premiers somiers paraissaient préoccupés ; une vague inquiétude semblait malgré eux les tourmenter, et malgré

leurs efforts pour feindre le calme et l'insouciance, chacun de leurs mouvements dénonçait leur trouble intérieur.

Seul, Clair-de-Lune, soit pour un motif, soit pour un autre, ou peut-être même, sans raison aucune, n'avait rien perdu de son magnifique sang-froid. Il riait, plaisantait, et ecla du meilleur cœur, sans soucis comme sans préoccupation.

Où Clair-de-Lune était doué d'une bien heureuse organisation, ou bien, ayant acquis depuis longtemps la certitude qu'un jour ou l'autre il serait pendu, s'était-il accoutumé à voir de haut les choses de ce monde et à ne plus, sûr qu'il était de son fait, se préoccuper de ce qui pouvait lui advenir.

Le fatalisme est la religion des voleurs ; Clair-de-Lune avait cent mille raisons, toutes meilleures les unes que les autres, pour être fataliste.

— Ah ! messieurs, dit maître Goguolu, quelle joie de vous voir ; combien j'étais loin d'espérer votre visite, surtout par un temps aussi atroce que celui que le ciel nous envoie depuis quelques jours.

— Le fait est, dit le capitaine Vatan que, soit dit sans vouloir offenser personne, le temps n'est pas des plus beaux.

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme échantillon, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. A ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un ½ cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédions un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRE à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

A NOS ABONNÉS DE LA VILLE

Dans quelques jours notre agent aura l'honneur de présenter les comptes à nos souscripteurs de la ville. Nous espérons qu'ils s'empresseront de les régler immédiatement afin de lui éviter de nouvelles démarches.

LES ÉDITEURS.

" LE FEUILLETON ILLUSTRE "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents; 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

Boite 1838, B. de P. Montréal.

MORNEAU & CIE.,

4, Rue St. Jacques